

Annamaria Colombo et Myrian Carbajal

Jeunes et transactions sexuelles médiatisées par le numérique : échanges indécents ou quête de reconnaissance ?

Résumé

Basé sur les résultats d'une enquête menée en Suisse, cet article s'intéresse aux transactions sexuelles dans lesquelles interviennent des « pratiques numériques ». Il propose une approche alternative aux discours alarmistes prédominants en mettant en évidence la diversité des sens que recouvrent, aux yeux de ces jeunes, les transactions sexuelles médiatisées par le numérique et la manière dont ces expériences contribuent à leur socialisation sexuelle et à la construction de leur identité. Il s'intéresse aussi aux risques liés à ces pratiques et montre la nécessité de ne pas confondre les pratiques elles-mêmes et les rapports de forces, notamment de genre, dans lesquelles elles s'inscrivent.

Mots-clés : sexualité, jeunes, transactions sexuelles, pratiques numériques, genre

Summary

Based on the results of a survey study conducted in Switzerland, this article focuses on sexual transactions involving “digital practices”. It proposes an alternative approach to the predominant alarmist discourses by highlighting the diversity of meanings that young people perceive digital-mediated sexual transactions to have and how these experiences contribute to their sexual socialization and the construction of their identity. It also looks at the risks associated with these practices and shows the need not to confuse the practices themselves with the power relations, particularly gender relations, in which they are embedded.

Keywords: Sexuality, youth, sexual transactions, digital practices, gender

En Suisse, trois jeunes de 24 à 26 ans sur quatre affirment avoir envoyé au moins un message texte, une photo ou une vidéo sexy d'eux et elles-mêmes et 80% d'entre eux et elles en ont reçu, 53% ont visité un site de rencontre en ligne ou utilisé une application de rencontre, 32% ont eu une ou plusieurs conversations érotiques avec une des personnes rencontrées uniquement

sur Internet et 80% ont surfé sur Internet pour y visionner des contenus pornographiques (Barrense-Dias et al. 2018). Ces statistiques montrent à quel point Internet occupe une place importante dans la socialisation sexuelle des jeunes. Les usages sexuels qu'ils et elles font du numérique sont multiples, allant de la recherche d'informations au visionnage de contenus pornographiques, en passant par les échanges à caractère intime sur les réseaux sociaux (Amsellem-Mainguy / Vuattoux 2018).

Or, ces pratiques sexuelles numériques des jeunes font l'objet de préoccupations sociales (boyd 2016; Balleys 2017; Amsellem-Mainguy / Vuattoux, 2018). Outre l'impression de ne pas avoir de contrôle sur des technologies que les *digital natives* maîtriseraient beaucoup mieux qu'eux et elles (Marwick et al. 2010), les usages juvéniles des médias numériques sont souvent considérés soit comme source de nouveaux risques (harcèlement, prédateurs sexuels, sécurité en ligne, etc.), soit comme cause d'addictions (aux jeux vidéo ou à la pornographie, par exemple) (boyd 2016). Ces craintes s'ajoutent à celles concernant une sexualité des jeunes qui semble échapper au contrôle des adultes parce qu'elle passe davantage par l'expérimentation (Bajos / Bozon 2008).

Toutefois, les résultats d'une enquête menée en Suisse (Colombo / Carbajal 2017) nuancent les craintes à avoir face à ces pratiques, tout en offrant des pistes pour mieux comprendre les défis auxquels sont confronté.e.s les jeunes dans ces expériences et les accompagner aux mieux. Cette recherche a porté sur les transactions sexuelles impliquant des jeunes, c'est-à-dire toute expérience d'ordre sexuel associée à un échange financier, matériel et / ou symbolique. À partir de ces résultats, cet article s'intéresse plus particulièrement aux « transactions sexuelles médiatisées par le numérique », c'est-à-dire les transactions dans lesquelles interviennent des pratiques (sexuelles) numériques, entendues comme les « différentes manières d'utiliser, de mobiliser et de se saisir des technologies numériques [téléphones portables, tablettes, ordinateurs], en lien avec des pratiques sociales et identitaires » (Balleys 2017, p. 8), et que les jeunes associent à la sexualité. Il peut s'agir aussi bien d'échange de contenus associés, directement ou indirectement, à la sexualité (textes, photos, vidéos) via des applications de messagerie, appelés *sexting*¹, que de contenus postés sur des réseaux sociaux, des forums ou des *chat*².

La première section présente brièvement la recherche de laquelle sont issues les données analysées dans cet article. La deuxième section montre comment les transactions sexuelles médiatisées par le numérique peuvent participer à la socialisation sexuelle, au sein des relations intimes

et du groupe de pairs et que les jeunes ont des comportements plus responsables que certains discours adultes le laissent entendre. La troisième section met en évidence le fait que les principales difficultés qu'ils et elles rencontrent sont liées à des attentes de comportement sexuel très codifiées selon le genre qui peuvent entrer en contradiction avec l'encouragement à l'expérimentation adressé aux jeunes. Si ces enjeux liés aux rapports sociaux de genre ne sont pas spécifiques aux transactions sexuelles médiatisées par le numérique, celles-ci possèdent des caractéristiques qui peuvent les modifier ou les amplifier.

Jeunes et transactions sexuelles

Combinant des méthodologies quantitatives et qualitatives, la recherche «*Sexe, relations ... et toi?*» (Colombo / Carbajal 2017), menée de 2015 à 2017 en trois langues (français, allemand, italien), s'est intéressée aux représentations et expériences des jeunes hommes et femmes âgées de 14 à 25 ans en Suisse. S'inscrivant dans une approche compréhensive fondée notamment sur la sociologie des représentations (Jodelet 1989), la démarche visait à faire émerger les sens donnés à ces pratiques par les jeunes plutôt que de donner à priori une définition normative des transactions sexuelles. Dans cette perspective, le concept de «jeune(s)» renvoie à une catégorie sociologique associée à des processus identitaires et non à une catégorie biologique ou juridique. La transition à l'âge adulte est considérée comme un processus de repositionnement identitaire (Colombo 2015) au cours duquel les jeunes renégocient leurs rapports à eux-mêmes et elles-mêmes ainsi qu'aux autres et construisent leur identité d'adulte. La sexualité est elle aussi appréhendée dans ses dimensions sociales et identitaires (Gagnon / Simon, 1973; Bajos / Bozon 2008) avec un accent particulier sur les formes de négociation qui s'y jouent (Combessie / Mayer 2013). Les transactions sexuelles sont considérées comme des formes de transaction sociale, c'est-à-dire un processus dynamique impliquant différentes formes de négociation qui renvoient à «l'ajustement mutuel des actes de différents individus à l'intérieur du processus social» (Schurmans 2013, p. 88). Ces processus de négociation concernent une diversité de types d'échange (économiques, financiers, affectifs et de la reconnaissance) et d'expériences sexuelles (séduction, montrer des parties de son corps, caresses, baisers, rapports pénétratifs, etc.), y compris sans contact physique direct.

Par transactions sexuelles médiatisées par le numérique, nous entendons toutes les expériences associées par les jeunes à la fois à la sexualité et à l'échange et qui passent par l'intermédiaire des médias sociaux.

Ceux-ci sont définis comme « tout type de réseau socionumérique et d'application de partage destiné à la mise en relation et en communication des individus » (Balleys 2017, p. 8). L'outil le plus utilisé par les jeunes pour accéder à ces médias est le *smartphone*, et dans une moindre mesure les ordinateurs et les tablettes. Trois précisions doivent être amenées. Tout d'abord, les expériences relatées par les jeunes sont aussi diverses que, par exemple, le partage de photos par le biais de messagerie numérique ou de *chats* en ligne en échange de reconnaissance ou de sa place dans le groupe. Dans toutes ces expériences se jouent des enjeux de liberté et de contrainte qui amènent les jeunes à négocier les compromis qu'ils et elles jugent les plus acceptables. Deuxièmement, les contenus numériques échangés constituent des avantages matériels (les textes, photos et vidéos pouvant être possédés, gardés, rediffusés) et peuvent parfois être associés à d'autres avantages financiers et matériels, comme le fait de recevoir de l'argent ou d'autres biens (habits, restaurant, etc.) en échange d'un contenu numérique. Mais ces avantages matériels sont toujours liés à des enjeux symboliques, sociaux et identitaires. Enfin, bien qu'il soit important de prendre en considération les spécificités des relations médiatisées par le numérique, les études montrent qu'elles ne sont pas si différentes des relations directes, ayant essentiellement pour but de communiquer et échanger entre pairs (Jarrigeon / Menrath 2010 ; Balleys 2015 ; Suter et al. 2018). Dans cette perspective, transactions sexuelles directes (en présentiel) et médiatisées par le numérique sont à comprendre comme les deux pôles d'un continuum, ces deux dimensions étant étroitement imbriquées dans les processus de socialisation juvénile (Balleys 2015).

Cette question des transactions sexuelles médiatisées par le numérique est apparue dans plusieurs entretiens qualitatifs menés auprès de 37 jeunes et c'est sur ces données que porte cet article³. Ces personnes ont en moyenne 19 ans, les répondant.e-s les plus jeunes étant âgé.e-s de 15 ans et le plus âgé de 27 ans. On compte 18 filles, 17 garçons et 2 individus se disant « androgyne » ou « mixed-gender ». 24 interviewé.e-s se disent hétérosexuel.le-s, 11 homosexuels, 1 bisexuel et 1 pansexuel. Les données ont été analysées l'aide d'une grille permettant d'opérationnalisant le concept de représentation (Karsz 2004 ; Colombo et al. 2016).

Nous allons voir comment les transactions sexuelles médiatisées par le numérique peuvent participer à ce processus de socialisation en permettant la reconnaissance sociale et affective.

Transactions sexuelles médiatisées par le numérique, socialisation et reconnaissance

Dans le contexte actuel d'individualisation du lien social, la socialisation, en tant que processus de construction identitaire, ne correspond plus à une transmission « verticale » de valeurs par les institutions, mais plutôt à un processus d'autonomisation et d'individuation marqué par le souci de trouver sa voie à travers l'expérimentation (Bajoit et al. 2000), avec une grande importance accordée à la reconnaissance des autres, en particulier des pairs, qui permettent de confirmer une image positive de soi. C'est également le cas de la socialisation sexuelle, la jeunesse étant perçue comme une période de préparation et d'apprentissage de la sexualité (Bajos / Bozon 2008).

Dans ce contexte, les médias sociaux, tout comme l'école ou les activités extrascolaires, peuvent être des espaces sociaux où les jeunes expérimentent des relations intimes, affectives et amoureuses. Les outils numériques se prêtent particulièrement bien aux échanges entre pairs, car ils permettent d'échapper au regard des adultes, tout en offrant l'intimité nécessaire à la construction d'une identité propre lors de la transition à l'âge adulte (Tisseron 2001). La possibilité d'échanger ou de poster des contenus numériques à caractère sexuel permet de faire preuve d'autonomie et de maturité sexuelle (Couchot-Schiex 2017). En outre, la distance, voire parfois l'anonymat permis par la médiation par le numérique peuvent offrir une protection contre le risque d'agression, surtout pour les jeunes femmes, voire plus simplement contre le risque de perdre la face lors du jeu de séduction (Bergström 2012).

Ces transactions entre jeunes peuvent être source de reconnaissance affective au sein de relations intimes, d'une part et d'autre part, de reconnaissance sociale entre pairs. Selon Honneth (2000), même si ces deux processus sont étroitement imbriqués dans la réalité, ils ont des effets sur des aspects différents et complémentaires de la construction identitaire : la reconnaissance affective permet plus particulièrement la construction de la confiance en soi (se sentir en sécurité), alors que la reconnaissance sociale est davantage utile à l'élaboration de l'estime de soi (se sentir reconnu.e comme une personne unique).

La reconnaissance affective à travers des échanges intimes médiatisés par le numérique

Le partage réciproque d'intimité a toujours été important dans la construction du lien amoureux et il l'est encore davantage dans nos sociétés dites individualistes (Schwarz 2011). Partager son intimité, c'est témoigner à l'autre sa confiance et lui donner la preuve de son exclusivité. Chez les jeunes, la construction des premières relations de couple est empreinte d'incertitude

et exige encore davantage la production de preuves de l'amour de l'autre, comme en témoignent les jeunes que nous avons rencontré·e·s. Erin, jeune femme hétérosexuelle, étudiante en année de préparation professionnelle⁴, explique avoir échangé des photos érotiques avec son copain. Auparavant, elle avait déjà refusé des demandes de ce type, car elles ne reposaient pas sur la confiance et la réciprocité. Si elle a accepté d'envoyer des photos de son corps nu à son copain, c'est parce qu'il lui en a aussi envoyé, témoignant du caractère exclusif de leur relation.

E: Il y a des gens qui échangent une photo avec un corps nu contre une autre photo. Genre «je t'envoie une photo si tu m'envoies une photo.»

Chercheuse: Une photo de qui, de soi-même?

E: Oui de soi-même: «Est-ce que tu m'envoies quelque chose de toi? – Oui, mais seulement si tu m'envoies une.» Mais du coup, c'est à nouveau pour les deux.

Chercheuse: Est-ce que toi t'as déjà fait ça?

E: Oui. [...] [rire] Oui, il faut presque. (Erin, 16 ans, hétérosexuelle)

En raison des traces que peuvent laisser les contenus numériques et du risque de rediffusion des contenus intimes, leur partage repose d'autant plus sur la confiance. Dans ce contexte, la réciprocité fonctionne comme une garantie de confiance, comme le souligne Erin ci-dessus. C'est également sur la réciprocité qu'insiste Paul, jeune homme hétérosexuel, étudiant au lycée, en parlant d'«échange équitable»: «Comme dans mon cas, l'exemple des photos, ben, c'était un échange équitable. Par exemple, à la fin, ici personne n'a vraiment perdu.»

Le contenu des photos est moins important que les interactions suscitées (Lachance 2013). L'échange de ces photos s'inscrit dans le prolongement des moments d'intimité partagés et il confirme la confiance déclarée entre les partenaires. Au moment de leur séparation, Erin et son copain ont réitéré ce pacte de confiance en se promettant mutuellement que ni elle ni lui ne diffuseraient ces photos. Le fait que cette confiance se prolonge donne encore plus de valeur à l'intimité que les deux ont partagée et leur permet de s'engager de façon confiante dans d'autres relations.

Ce qui se joue dans ces échanges est donc moins l'exposition du corps que la construction d'une relation intime basée sur la confiance. C'est ce qu'exprime Erin en disant que si ce garçon diffusait ces photos maintenant qu'il et elle ne sont plus ensemble, elle serait davantage blessée par la rupture de confiance que cela signifierait que par l'exposition de sa nudité.

E: Je sais que c'est un risque [qu'il diffuse ces photos], mais je ne pense pas que j'aurais un problème de vivre avec les conséquences. Chez moi le problème est, si jamais ces photos circulaient, mon problème ne serait pas forcément que les gens me voient nue, parce que je sais que j'ai un beau corps, mais j'aurais plutôt un problème de confiance. On a dit dès le début que ça reste confidentiel et du coup ça serait le plus grand risque. (Erin, 16 ans, hétérosexuelle)

Ainsi, contrairement au discours médiatique majoritaire qui pose le *sexting* ou, plus largement, le partage de contenus intimes ou érotiques, comme un nouveau problème social (Barrense-Dias et al. 2017; Balleys 2017; Mercier 2018), ces expériences montrent que ces transactions ne sont pas en soi problématiques, et que, lorsqu'il s'agit d'un échange consentant entre deux personnes, elles peuvent contribuer de façon positive à la construction de l'intimité dans le couple. C'est ce qu'exprime Paul dans l'extrait ci-dessus en disant qu'au final personne n'a « perdu ».

Le partage de contenus numériques intimes peut aussi contribuer à nourrir la complicité entre copines⁵. Il offre la possibilité de s'en amuser ensemble sur un mode ludique, tout en échappant à la désapprobation des adultes. Dans ces cas, ces échanges contribuent à cimenter le lien entre amies, à renforcer le groupe et éventuellement signifier qui en est exclu (Balleys 2015). Estelle, étudiante universitaire hétérosexuelle, raconte qu'avec ses copines, elles s'envoient des photos de parties intimes de leur corps, se racontent leurs expériences intimes ou s'envoient des vidéos pornographiques.

E: On a des groupes [de copines] sur WhatsApp[...] On se raconte comment ça se passe quand on couche aussi. Il n'y a pas trop de tabous. On s'envoie des photos sur Snapchat[...] de nos seins, de nos fesses et tout. [...] Franchement c'est drôle, il n'y a aucune connotation sexuelle, c'est juste un jeu. On s'échange des vidéos de films pornos sur les sites. C'est drôle. Franchement avec les copines, ça reste super bon enfant. Ce n'est pas pervers.

Chercheuse: Pervers?

E: Ouais. Souvent le sexe c'est associé à «pervers», je pense. (Estelle, 21 ans, hétérosexuelle)

Ces exemples montrent l'importance pour la construction identitaire de ces jeunes de ces échanges indépendants du regard des adultes, aussi bien au sein du couple qu'entre amies proches. Or, comme le souligne Estelle, plusieurs adultes peuvent avoir tendance à penser que si les jeunes leur cachent leurs transactions médiatisées par le numérique, c'est probablement parce qu'ils concernent des contenus indécents. S'ils sont rarement aussi «pervers» que se l'imaginent les adultes, les contenus échangés dans le contexte de relations intimes peuvent néanmoins être compromettants ou en tout cas, ils ne sont pas destinés à être rediffusés plus largement. Pour pouvoir contribuer de façon constructive à la reconnaissance, ils nécessitent donc un choix limité de destinataires de confiance (Lachance 2013). Nos résultats rejoignent d'autres études qui montrent que, loin d'envoyer n'importe quel contenu à n'importe qui, les jeunes mettent en place des stratégies de sélection contrôlée de ce qui est diffusé en fonction des destinataires et du type de relations entretenues (Litt / Hargittai 2016). C'est pourquoi, pour ce genre d'échanges intimes, les jeunes privilégient des applications qui permettent de sélectionner un public restreint et connu. Lorsqu'ils et elles veulent signifier aux destinataires que les contenus envoyés n'ont pas pour objectif de laisser une trace, mais de partager un moment sur le vif qui ne doit rester connu que d'eux, ils et elles vont utiliser des applications comme *Snapchat*, par exemple, qui consiste à partager des photos qui s'autodétruisent une fois qu'elles ont été vues. Ainsi, contrairement à ce que pensent certain·e·s adultes, l'utilisation de ce type d'application vise moins à cacher des contenus aux adultes qu'à donner un sens précis à ces transactions (boyd 2016).

Quête de reconnaissance sociale médiatisée par le numérique et construction de l'estime de soi

Dans d'autres cas, les contenus échangés sont au contraire destinés à être vus par un public multiple et indéterminé comme les contenus postés sur des réseaux sociaux (sauf si les droits d'accès sont limités) ou dans un *chat*, par exemple. Pour reprendre les termes d'Honneth (2000), ces échanges s'inscrivent davantage dans une quête de reconnaissance sociale qu'affective, même si les deux dynamiques sont étroitement imbriquées dans

la réalité. Contrairement aux exemples précédents, qui visaient surtout la construction de l'intimité, ces transactions destinées à un large public visent plutôt l'«extimité» (Tisseron, 2001), c'est-à-dire le fait de pouvoir montrer certaines parties de soi pour obtenir de ses pairs une confirmation positive de son identité en construction et renforcer ainsi son estime de soi. Cette quête de reconnaissance est particulièrement perceptible dans les propos d'Arthur, jeune homme homosexuel, étudiant universitaire. Il s'est filmé dénudé dans des *chat rooms* (espaces de discussion en ligne) à plusieurs reprises durant près d'un an lorsqu'il avait 15–16 ans, en dialoguant en ligne avec des garçons de son âge, pour la plupart inconnus. Il explique qu'il recherchait à travers ces expériences une confirmation de sa capacité à séduire.

A: C'était un peu cette période où je perdais pas mal de poids et puis je cherchais une certaine confirmation en moi-même. Donc, moi aussi ça m'a aidé d'aller sur des chat rooms en ligne avec une webcam et puis de montrer juste le haut de mon corps généralement, mais pour avoir une certaine confirmation que oui, on est beau, oui, on est attirant. [...] Sur le moment, je cherchais vraiment: est-ce que je suis reconnu? (Arthur, 19 ans, homosexuel)

Dans cet exemple, la mise en valeur du corps par le biais des outils numériques témoigne moins d'une exposition de soi inconsciente des limites de l'intimité que d'une présentation contrôlée de certains éléments intimes visant à susciter des réactions positives auprès de ses pairs. «Si les gens veulent extérioriser certains éléments de leur vie, c'est pour se les approprier, dans un second temps, en les intériorisant sur un autre mode grâce aux réactions qu'ils suscitent chez leurs proches» (Tisseron 2001, p. 52). Dans le cas d'Arthur, qui découvrait à cet âge-là son orientation homosexuelle, intervient également une dimension d'exploration identitaire liée à cette découverte. Pour lui, comme pour d'autres jeunes ne s'identifiant pas à la norme de l'hétérosexualité, l'anonymat favorisé par plusieurs médias numériques offre un espace «protégé» où explorer et chercher des réponses à leurs questionnements identitaires.

Ainsi, même si les contenus rendus visibles à une audience large dans les médias sociaux peuvent avoir une connotation sexuelle, ces transactions s'inscrivent davantage dans une démarche identitaire plus large, qui peut dans certains cas comporter une dimension sexuelle (Lachance 2013). Cléa, jeune femme hétérosexuelle, étudiante universitaire, a déjà posté sur *Facebook* des photos d'elle en sous-vêtements prises par une pho-

tographe. Elle se dit fière de son corps mis en valeur par ces photos et si elle les a partagées sur ce réseau social, c'est moins pour *flirter* que pour voir les réactions qu'elles susciteraient. En qualifiant ces réactions de « flatteuses », « gentilles » et faisant « plaisir », elle exprime que ce qui compte surtout pour elle est leur effet sur son estime d'elle-même.

C: C'est des photos artistiques magnifiques d'une très bonne photographe où je suis en sous-vêtement d'ailleurs, même pas nue. Si j'avais été nue, je n'aurais pas accepté ou en tout cas pas si on voyait mon visage. C'est des très belles photos, je suis très contente d'avoir un corps comme ça. Et qu'il y en ait deux sur Facebook, ça ne me dérange pas. Est-ce qu'on m'a envoyé des messages par rapport à des photos? Oui, jamais rien de privé [...] C'est gentil, c'est flatteur. Voilà. Mais au revoir. Je ne suis pas quelqu'un de très... J'ai Facebook, je m'en sors à peine avec Facebook. Et puis flirter sur Internet, je ne vois tellement pas l'intérêt. (Cléa, 28 ans, hétérosexuelle)

On devine aussi chez Cléa une revendication à disposer librement de son corps. Chez elle comme chez d'autres jeunes, la diffusion contrôlée d'images de soi peut également s'inscrire dans une dynamique d'affirmation de soi et d'émancipation par rapport aux adultes. Ce passage d'objet de la photo à sujet de celle-ci peut participer d'un mouvement d'émancipation et d'appropriation d'une identité autonome (Lachance 2013).

Contrairement aux transactions intimes visant à se présenter de la manière la plus authentique à un groupe restreint, ces transactions visent à se présenter avantageusement à un large public, voire à une « audience imaginée » (Litt / Hargittai 2016) constituée d'une multitude de personnes anonymes. Comme ils et elles ne contrôlent donc pas le choix des destinataires, les stratégies développées pour garder une certaine maîtrise des contenus diffusés consistent davantage à contrôler soigneusement les visuels diffusés pour respecter les codes sociaux permettant d'obtenir l'approbation des pairs. Les jeunes femmes en particulier soignent des détails comme l'arrière-plan, la posture, l'angle de la prise de vue, les vêtements, le maquillage, etc. avant la diffusion de contenus visuels numériques (Couchot-Schiex 2017).

Ces résultats montrent que les transactions sexuelles médiatisées par le numérique s'inscrivent dans un processus de socialisation au sein duquel les jeunes doivent veiller à être suffisamment visibles dans les médias sociaux pour obtenir la reconnaissance affective et sociale de leurs pairs, tout en contrôlant que les contenus diffusés sont suffisamment

acceptables pour qu'ils ne fassent pas l'objet de sanctions de la part de ces mêmes pairs.

Un ordre du genre exacerbé par le numérique

Or, cette tension entre visibilité et acceptabilité ne se pose pas de la même manière pour jeunes femmes que pour les jeunes hommes. Si ces différences de genre ne sont pas créées par le numérique, nos résultats montrent que la médiatisation par le numérique peut contribuer à les exacerber, tout en offrant des espaces de protection liés à l'anonymat.

Plusieurs jeunes recourent à l'expression « pas grave » pour qualifier l'acceptabilité des contenus diffusés. Or, il est intéressant de constater que ce qui n'est « pas grave » pour un jeune homme peut le devenir lorsqu'il s'agit d'une jeune femme. Pour Matteo, par exemple le fait de se montrer torse nu n'est « pas grave » pour un jeune homme, l'important étant de ne pas dévoiler ses parties génitales : « Si c'est une photo de moi torse nu [qui est diffusée], c'est pas grave, c'est pas une chose très grave » (Matteo, 17 ans, hétérosexuel). Paul recourt à la même expression pour parler de photos intimes de jeunes femmes diffusées par des jeunes hommes de son école. Il explique que, bien que ces photos montrent le haut de leur corps, elles ne comportaient rien de « grave », car les jeunes femmes n'étaient pas nues, mais en sous-vêtements.

P: Dans mon école, il y avait des gars qui avaient des photos de certaines filles en soutien-gorge, mais bon, c'était encore assez cool. C'est-à-dire, j'ai vu deux photos, de deux filles différentes et même pas nues, alors... au final, c'était pas si grave. (Paul, 15 ans, hétérosexuel)

C'est le même critère d'acceptabilité qui est mobilisé par Cléa dans l'extrait mentionné plus haut, pour expliquer pourquoi il était acceptable pour elle de poster des photos d'elle en sous-vêtements sur *Facebook*. Dans ces exemples, le côté érotique ou suggestif provient du fait que le corps des filles est davantage dévoilé que d'habitude, mais ce qui les rend acceptables, en tout cas aux yeux de Cléa et Paul, est qu'il n'est pas complètement dénudé.

Ainsi, si jeunes hommes et jeunes femmes cherchent à obtenir la reconnaissance de leur pairs en montrant une partie de leur intimité, on voit que les limites de ce qui est considéré comme trop intime pour être rendu visible ne sont pas les mêmes selon le genre. Ces limites sont établies à partir des critères de la « bonne » masculinité et de la « bonne » féminité définis par ce que Clair (2008) nomme « l'ordre du genre ». Cet ordre permet

de catégoriser les comportements, notamment sexuels, qui sont attendus des femmes et des hommes. Il repose sur un système hétéronormatif (Buttler 2005 [1990]) qui établit une correspondance linéaire entre sexe, genre et hétérosexualité. Dans cette logique où l'hétérosexualité est la norme, les rôles des hommes et des femmes au niveau de la sexualité sont compris comme étant différents et complémentaires. Les hommes sont perçus comme désirants, performants et ayant un appétit sexuel naturel. De manière complémentaire, le rôle sexuel des femmes est de répondre à ce besoin tout en faisant preuve de retenue et de responsabilité (Clair 2008; Carbajal et al. 2019). Noémie, jeune femme hétérosexuelle sans emploi résume ainsi ces représentations :

N: Je trouve dommage justement que les femmes soient considérées comme d'accord ou pas d'accord et que les hommes soient considérés comme demandeurs ou pas demandeurs. (Noémie, 17 ans, hétérosexuelle)

Pour les jeunes hommes, le fait de rendre visible une partie de son intimité par la diffusion de contenus numériques est cohérente avec les attentes sexuelles liées à leur genre. Pour autant qu'elles s'inscrivent dans le cadre de relations hétérosexuelles, ces transactions sont considérées comme naturellement liées au processus de socialisation sexuelle masculin, qui consiste à montrer une sexualité active et performante et à jouer pleinement le jeu de séduction. En effet, les jeunes hommes jouissent d'une grande liberté dans leurs pratiques sexuelles numériques (Couchot-Schiex 2016), partageant des contenus numériques qui rendent compte d'un rapport décomplexé au corps et à la sexualité qui est présenté comme « normal » dans leur transition à la vie adulte (Balley 2016). C'est ce qu'explique notamment Clara, une jeune femme hétérosexuelle étudiante dans une école professionnelle.

Chercheuse: Et [as-tu vu circuler des photos] avec des gars nus?

N: Non. Je n'en ai vu aucune. C'est-à-dire, à torse nu, oui ! Mais bon, ça, c'est un truc normal aujourd'hui. Il y en a partout, et ils le font pour se la péter, pour exhiber leurs muscles sculptés par le fitness ou d'autres sports. (Noémie, 17 ans, hétérosexuelle)

Pour les jeunes femmes, l'échange de contenus intimes médiatisés par le numérique peut également contribuer à l'acquisition de reconnaissance,

comme on l'a vu. Toutefois, des propos comme ceux d'Erin qui dit, dans un extrait mentionné plus haut, qu'il « faut presque » envoyer des contenus intimes de soi dans le cadre de relations intimes, laissent entendre qu'elles ne sont pas aussi libres que cela dans ces transactions sexuelles. Clara explique qu'elle était d'abord réticente à envoyer des photos intimes à ses petits copains, mais qu'elle s'y est finalement résolue, devant leur insistance. On sent toutefois à travers ses propos qu'elle n'est pas tout à fait convaincue de ne pas avoir fait quelque chose de « mal », c'est-à-dire que l'on puisse lui reprocher ou dont elle puisse subir les conséquences.

C: Et moi je me demandais pourquoi. Enfin, « pourquoi t'y tiens autant à cette photo de moi à poil ? » « Mais parce que tu es tellement jolie, j'adore ton corps ! Tu es super sexy. » Enfin, ils me disaient des choses comme ça alors, au final, je me suis dit qu'il n'y avait rien de si mal. Alors pourquoi pas. Et j'ai envoyé ces photos-là. (Clara, 18 ans, hétérosexuelle)

En interrogeant des jeunes femmes qui envoient des contenus numériques intimes à leur petit ami, García-Gomez (2017) a en effet constaté que la plupart d'entre elles ont commencé à le faire à la demande de ce dernier et / ou parce qu'elles pensent que toutes les filles de leur âge le font. Ainsi, paradoxalement, en cherchant à s'affirmer comme libres et matures sur le plan sexuel, elles se soumettent aux besoins sexuels des hommes en cherchant à se montrer désirables à leurs yeux, toute en veillant à ne pas entacher leur réputation. Ce faisant, elles contribuent à renforcer l'ordre du genre, en confirmant que la sexualité féminine est « due » aux hommes pour satisfaire leur désir (Carbajal et al. 2019). En outre, en contrôlant soigneusement les moindres détails de leurs présentations de soi médiatisées par le numérique, elles diffusent une image de la féminité qui correspond aux codes de l'ordre du genre et contribuent même à les renforcer en confirmant que c'est la seule présentation de soi acceptable pour les jeunes femmes. C'est d'ailleurs cet argument qui est utilisé par Erin et Clara, qui estiment que si la diffusion de leurs photos est acceptable, c'est qu'elles ont « un beau corps ».

Ces codes d'acceptabilité sont rappelés par les pairs, en particulier les jeunes femmes, qui jugent, parfois très sévèrement les comportements qui semblent trop s'éloigner de ce qui est attendu des filles dans le cadre de l'ordre du genre comme, par exemple, la précocité sexuelle ou un habillement jugé indécent. Clara, par exemple, estime que 14 ans est trop précoce pour qu'une fille diffuse des photos d'elle en bikini.

C: Puis bon, c'est vrai aussi qu'il y a des filles qui publient de ces choses quoi, des photos en bikini, ou avec les seins dehors. Peut-être même que la fille en question qui fait ça a à peine 14 ans, quoi. D'accord, tu peux être jolie et tout, mais enfin, couvre-toi quand même! (Clara, 18 ans, hétérosexuelle)

Ce qui semble surtout faire réagir Clara est le fait que ces jeunes femmes ne paraissent pas avoir intégré des règles de présentation de soi qui lui semblent évidentes. Ainsi, ces critiques jouent un rôle de rappel des règles de la féminité, mais aussi de confirmation du caractère irréprochable de son propre comportement, en le distinguant de ceux qu'elle dénonce. Clara précise qu'au contraire des filles dont elle parle, elle est plus âgée, n'envoie des photos intimes qu'à son copain, avec qui elle entretient une relation de confiance et elle se positionne comme actrice libre et consentante dans ces transactions, n'envoyant des photos que lorsqu'elle « en a envie » et non sous la pression. Elle semble avoir d'autant plus besoin de dénoncer les comportements inacceptables qu'on ne la sent pas tout à fait convaincue de l'acceptabilité de ses propres comportements.

C: Les filles ne doivent pas, pour se faire accepter, envoyer des photos. Il ne faut pas le faire. C'est vraiment une chose qui ne va pas. [...] Bon, il y a des gens qui ne font rien circuler. Par exemple, mon copain! Il garde pour lui mes photos. Et puis moi, je lui envoie des photos mais seulement quand j'en ai envie. Quand MOI, j'en ai envie.

Chercheuse: Maintenant tu lui envoies des photos?

C: Oui. Enfin, peut-être que je ne devrais quand-même pas. Mais, maintenant je sais ce que je fais. Et je sais aussi qu'il est une personne qui ne fait pas ça. Je le connais depuis 2 ans. Et lui, il est différent. (Clara, 18 ans, hétérosexuelle)

Ainsi, les attentes de comportements envers les jeunes femmes sont contradictoires: il est à la fois attendu qu'elles expérimentent, notamment à travers les médias sociaux, les relations entre pairs et la sexualité en se montrant tout autant séductrices, sexuellement attractives et matures que les jeunes hommes, tout en veillant à protéger davantage leur intimité que ce qui est attendu de ces derniers. En plus de devoir composer avec cette injonction paradoxale, ce sont le plus souvent les jeunes femmes qui subissent les potentielles conséquences négatives de ces transactions, comme le chantage ou la rediffusion de contenus numériques intimes sans leur consen-

tement. Clara explique que ses premières expériences d'échange de photos intimes se sont mal terminées, car deux de ses petits amis l'ont menacée de rediffuser les photos qu'elle leur avait envoyées pour exiger d'elle des faveurs sexuelles. En outre, certaines de ses photos intimes ont été rendues publiques sans son consentement.

Selon l'étude de l'Institut de médecine sociale et préventive (IUMSP) sur les comportements sexuels des jeunes en Suisse (Barrense-Dias et al. 2018), parmi les jeunes qui ont répondu avoir partagé sans le consentement des personnes concernées des messages à contenu sexuel (22%), la grande majorité sont des hommes. Comme le signale Balley (2016), le fait de pouvoir montrer qu'ils partagent l'intimité d'une jeune femme peut permettre aux jeunes hommes de gagner en popularité. Clara mentionne même l'exemple de jeunes hommes de son école qui « collectionnaient » des photos intimes de filles, faisant office de trophées partagés entre pairs.

C: Pendant le collège, il y avait des photos qui circulaient parmi mes camarades, comme pour des autocollants ou des cartes, quoi. C'est fou. Et je n'étais pas la seule fille, hein. C'était vraiment comme de la collection. Il y avait même des mecs qui faisaient des groupes sur WhatsApp pour s'échanger des photos des filles. Ou des choses du genre : « Oh, il y a cette fille qui me manque, est-ce que tu me l'envoies ? » C'était assez extrême. (Clara, 18 ans, hétérosexuelle)

Alors que les jeunes hommes qui rediffusent des contenus intimes gagnent en popularité, les femmes sont la plupart du temps critiquées pour leur comportement jugé inacceptable. Fabian, étudiant de 16 ans, homosexuel, raconte par exemple que lorsqu'un jeune homme de son école a rediffusé une vidéo, prise à son insu, d'une fille en train de lui faire une fellation, il a gagné en popularité, alors que la jeune femme s'est fait traiter de « pute » par ses pairs. Nous avons montré dans un autre article (Colombo et al. 2017) que ce stigmatisme de la « pute » (Pheterson 2001) agit comme une « police du genre » (Payne et Smith 2016) visant à dissuader les femmes d'agir différemment de ce qui est attendu d'elles. Plus largement, c'est l'argument de la « respectabilité des femmes » qui est pointée du doigt (Mercier 2018) et qu'on retrouve fréquemment dans les jugements portés sur le partage numérique de contenus intimes entre les jeunes. En effet, lorsqu'elle concerne les filles, cette pratique est souvent interprétée comme un manque de respect envers elles-mêmes (Duquet / Quéniart 2009 ; Balley 2017), voire une forme d'« autoexploitation sexuelle » (Mercier 2018). Mathilde, d'orientation homosexuelle, qui suit une formation professionnelle trouve, que les filles

plus jeunes ne se respectent pas, car elles montrent plus facilement leur corps, aussi bien à travers un habillement qu'elle juge provocateur qu'à travers les contenus numériques qu'elles partagent.

M: J'ai l'impression que je me respecte mieux que les autres. Après, chacun a l'estime du respect vis-à-vis de lui-même. Pour moi, je trouve qu'une personne qui... Je ne suis pas une personne qui va montrer mon corps facilement. C'est ce que les autres font... elles ont tout le temps le nombril à l'air! (Mathilde, 18 ans, homosexuelle)

Ce mécanisme de sanction des comportements qui dévient d'une féminité considérée comme acceptable n'est donc pas nouveau, mais les caractéristiques des médias sociaux peuvent amplifier la sanction par la rapidité de sa diffusion, la permanence des traces laissées sur Internet et la violence des réactions que peuvent susciter ces événements au sein de l'audience numérique, qui sont souvent d'autant plus violentes lorsqu'elles bénéficient de la protection de l'anonymat. Noémie, dont nous avons parlé plus haut, raconte qu'elle s'est fait harceler sur *Facebook* pendant plusieurs mois après que l'une de ses amies ait raconté publiquement qu'elle lui avait confié avoir eu sa première relation sexuelle à 13 ans. Elle explique que bien qu'elle ait eu cette expérience relativement tôt, elle ne l'a pas vécue de façon problématique. Mais la précocité de cette expérience sexuelle entre en contradiction avec le fait qu'il est attendu des femmes qu'elles se montrent responsables et attendent donc d'avoir «le bon âge» pour avoir des relations sexuelles. Ainsi, c'est davantage l'écart avec cette norme qui explique la réputation de «pute» attribuée à Noémie que son comportement en tant que tel. Il n'en reste pas moins que les souffrances générées ont été importantes pour Noémie.

N: Comme une désillusion. Je ne souffre pas forcément de... genre... ce que j'ai fait dans ma vie parce que je l'ai fait, je considère pas que c'était des conneries. Mais je souffre du regard que ça a posé sur moi et de cette caste qu'on te met dessus genre: «Ok, t'es une pute.» Voilà. Ça m'a fait souffrir plutôt comme une désillusion. (Noémie, 17 ans, hétérosexuelle)

Ainsi, c'est moins le fait que des jeunes partagent leur intimité par le biais des médias numériques qui crée des souffrances, que la rediffusion sans consentement des contenus intimes, ainsi que les situations de harcèlement ou d'humiliation qui peuvent s'en suivre. Or, comme le montre Mer-

cier (2018) qui a analysé des discours publics sur le *sexting*, c'est la plupart du temps la pratique elle-même qui est considérée comme problématique, voire illégale, les situations d'humiliation ou de harcèlement n'étant considérées que comme leur conséquence logique, dont les filles sont tenues pour principales responsables. Même s'ils se veulent préventifs ou attentifs aux victimes, ces discours ont paradoxalement pour effet de renforcer les normes binaires du genre et la norme de l'hétérosexualité. Ils contribuent notamment à essentialiser l'idée que «la sexualité est particulièrement négative, dangereuse, voire destructrice pour les filles» (Mercier 2018, p. 70), alors que pour les garçons, le fait d'afficher une sexualité performante est associé au processus de socialisation sexuelle.

Néanmoins, Balleys (2017) constate que de plus en plus de femmes s'approprient ces pratiques sexuelles numériques pour retourner le stigmate et revendiquer le respect de soi à travers le droit à la mise en scène d'un corps sexué et sexualisé. C'est le cas de Cléa, par exemple, qui a partagé sur *Facebook* les photos artistiques d'elle en sous-vêtements, ou encore d'Erin, qui dit ne pas craindre que d'autres jeunes voient des photos de son corps dénudé.

Mais dans la plupart des cas, la honte est profondément intériorisée par les filles, qui n'ont pas besoin d'humiliation publique pour se sentir honteuses de l'exposition de leur intimité. C'est ce qu'exprime par exemple Katia, jeune femme hétérosexuelle sans emploi en attendant d'entamer des études universitaires. Lorsqu'elle avait 12 ans, elle a envoyé des vidéos érotiques d'elle-même à un homme rencontré sur Internet à la demande de ce dernier. Elle garde de cette expérience l'impression d'avoir été humiliée en se mettant dans une situation qu'elle juge dégradante.

K: Enfin, j'étais triste, un peu dégoûtée. Je n'osais pas trop me regarder dans un miroir en fait. Je me suis dit: ouais, je me suis montrée quand-même devant une caméra à un inconnu, donc... Voilà, comme je t'ai dit, ça c'est quelque chose qui, qui me... ça me dérange quoi. C'est un peu dégradant pour moi en fait. (Katia, 22 ans, hétérosexuelle)

Katia n'est pas la seule à avoir témoigné d'un sentiment de honte, qui est ressorti de plusieurs témoignages de jeunes femmes, mais aussi de jeunes hommes, surtout lorsqu'ils ne s'inscrivent pas dans l'ordre hétérosexuel⁶. Pour plusieurs jeunes, cette enquête a été la première occasion de confier des expériences de transactions sexuelles tenues secrètes par peur d'être stigmatisé·e·s, voire humilié·e·s.

Conclusion

La sexualité des jeunes, surtout lorsqu'elle est associée à l'échange, est sujet de préoccupation des adultes, et ce encore plus lorsqu'elle est médiatisée par le numérique. Or, les résultats analysés dans cet article révèlent la diversité des expériences vécues par les jeunes et des sens qui leurs sont donnés et mettent en lumière le potentiel constructif de tels échanges pour explorer et construire l'intimité et la reconnaissance entre pairs (ami-e-s et amours) nécessaire à la construction identitaire et à l'autonomie, sexuelle notamment.

Or, en présentant les pratiques juvéniles numériques, en particulier lorsqu'elles sont sexuelles, comme dangereuses en soi, les discours actuellement prédominants contribuent à cautionner des mécanismes de « police du genre » qui amènent la plupart des jeunes à garder leurs expériences secrètes, même lorsqu'ils et elles auraient besoin d'aide. Plutôt que de centrer les messages de prévention sur des pratiques présentées comme étant en soi dangereuses, ces résultats incitent à mettre davantage l'accent sur des relations sociales, notamment de genre, plus égalitaires et non exclusivement binaires, ainsi que sur le consentement, le respect de l'intimité, la confiance et la réciprocité dans les relations. Une telle approche comporte l'avantage de ne pas nier les sens positifs que de telles pratiques peuvent revêtir pour les jeunes, tout en soulignant les conditions nécessaires pour qu'elles puissent contribuer de façon constructive à leur transition à l'âge adulte.

Références bibliographiques

- Amsellem-Mainguy, Yaëlle & Vuattoux, Arthur (2018). L'intimité et la sexualité en ligne à l'adolescence. Enjeux sociaux des usages sexuels d'internet. In: *INJEP Analyses et synthèses, 17*. Récupéré de <http://www.injep.fr/boutique/injep-analyses-syntheses/lintimite-et-la-sexualite-en-ligne-ladolescence/534.html>.
- Bajoit, Guy, Digneffe, Françoise, Jaspard, Jean-Marie & Quentin Nollet de Brauwere (dir.) (2000). *Jeunesse et société. La socialisation des jeunes dans un monde en mutation*. Bruxelles: De Boeck.
- Bajos, Nathalie & Bozon, Michel (dir.) (2008). *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*. Paris: La Découverte.
- Balleys, Claire (2015). *Grandir entre adolescents. À l'école et sur Internet*. Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes.
- Balleys, Claire (2016). Gestion de l'intimité et affichage d'un territoire sentimental entre adolescents sur Internet. In: *Agora Débats/Jeunesses, 72(1)*, p. 7–19.
- Balleys, Claire (2017). *Socialisation adolescente et usages du numérique*. *Revue de littérature*. Paris: INJEP.

- Barrense-Dias, Yara, Suris, Joan-Carles & Akre, Christina (2017). *La sexualité à l'ère numérique: les adolescents et le sexting*. Raisons de santé, 269. Lausanne: IUMSP (CHUV).
- Barrense-Dias, Yara, Akre, Christina, Berchtold, Annick, Leeners, Brigitte, Moresli, Davide & Suris, Joan-Carles (2018). *Sexual health and behavior of young people in Switzerland*. Raisons de santé 291. Lausanne: IUMSP (CHUV).
- boyd, danah (2016). *C'est compliqué! Les vies numériques des adolescents*. Caen: C&F Editions.
- Bergström, Marie (2012). Nouveaux scénarios et pratiques sexuels chez les jeunes utilisateurs de sites de rencontres. In: *Agora débats/jeunesse*, 60(1), p. 107–119.
- Butler, Judith (2005 [1990]). *Troubles dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*. Paris: La Découverte.
- Carbajal, Myrian, Colombo, Annamaria & Tadorian, Marc (2019). Consentir à des expériences sexuelles sans en avoir envie. La logique de redevabilité: responsabilité individuelle ou injonction sociale genrée? In: *Journal des anthropologues*, 156–157, p. 197–218.
- Clair, Isabelle (2008). *Les jeunes et l'amour dans les cités*. Paris: Armand Colin.
- Claire, Isabelle (2012). Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel. In: *Agora/Débats jeunesse*, 60(1), p. 67–78.
- Colombo, Annamaria (2015). *S'en sortir quand on est dans la rue. Trajectoires de jeunes en quête de reconnaissance*. Montréal: PUQ.
- Colombo, Annamaria & Carbajal, Myrian (2017). *Sexe, relations... et toi?* Recherche menée à la HES-SO, Haute école de travail social Fribourg (HETS-FR), avec la collaboration de Marlène Carvalhosa Barbosa, Cédric Jacot, Marc Tadorian et Jean-Luc Heeb et financée par la Fondation Oak. Plus d'informations sur la recherche sur www.sexe-et-toi.ch ou www.hets-fr.ch.
- Colombo, Annamaria, Carbajal, Myrian, Carvalhosa Barbosa, Marlène & Tadorian, Marc (2017). Gagner la reconnaissance des pairs en évitant la réputation de « pute ». L'injonction paradoxale qui pèse sur les filles impliquées dans des transactions sexuelles. In: *Revue Jeunes et Société*, 2(2), p. 70–93.
- Colombo, Annamaria, Pulzer, Noémie & Parazelli, Michel (2016). Représentations sociales des sans-abri. La mobilisation des Enfants de Don Quichotte à Paris. In: *Déviance et Société*, 40(1), p. 51–77.
- Combessie, Philippe & Mayer, Sybilla (2013). Une nouvelle économie des relations sexuelles? In: *Ethnologie française*, 43(3), p. 381–389.
- Couchot-Schiex, Sigolène (2017). « Prendre sa place »: un contrôle social de genre exercé par les paris dans un espace augmenté. In: *Éducation et sociétés*, 39(1), p. 153–168.
- Duquet, Francine & Quéniart, Anne (2009). *Perceptions et pratiques de jeunes du secondaire face à l'hypersexualisation précoce. Outiller les jeunes face à l'hypersexualisation*. Rapport de recherche. Université du Québec à Montréal.
- Gagnon, John & Simon, William (1973). *Sexual Conduct: The Social Sources of Human Sexuality*. New Brunswick (USA)/ London (UK): AldineTransaction.
- García-Gómes, Antonio (2017). Teen girls and sexual agency: exploring the intrapersonal and intergroup dimensions of sexting. In: *Media, Culture & Society*, 39(3), p. 391–407.
- Honneth, Axel (2000). *La lutte pour la reconnaissance*. Paris: Cerf.
- Jarrigeon, Anne & Menrath, Joëlle (2010). De la créativité partagée au chahut contemporain. Le téléphone mobile au lycée. In: *Ethnologie française*, 40(1), p. 109–114.
- Jodelet, Denise (1989). Représentations sociales: Un domaine en expansion. In: Denise Jodelet (Ed.), *Les représentations sociales*. Paris: PUF, p. 47–78.
- Karsz, Saül (2004). *Pourquoi le travail social? Définition, figures, clinique*. Paris: Dunod.
- Lachance, Jocelyn (2013). *Photos d'ados à l'ère numérique*. Québec: PUL.

- Litt, Eden & Hargittai, Eszter (2016). The imagined audience on social networked sites. In: *Social Media & Society*, 2(1), p. 1–12.
- Marwick, Alice E., Murgia-Diaz, Diego & Palfrey, John. (2010). *Youth, Privacy and Reputation* (Literature Review). Berkman Center Research Publication No. 2010-5; Harvard Public Law Working Paper No. 10–29. Récupéré de <https://ssrn.com/abstract=1588163>.
- Mercier, Élisabeth (2018). Humiliation, responsabilisation et moralisation dans les discours sur le partage d'images intimes chez les jeunes. In: *Revue Jeunes et Société*, 3(1). Récupéré de <http://rjs.inrs.ca/index.php/rjs/article/view/127>.
- Payne Elisabeth et Melissa J. Smith (2016). Gender Policing. In: Nelson Rodri-
guez, Wayne Martino, Jennifer Ingrey & Edward Brockenbrough (dir.), *Critical Concepts in Queer Studies and Education*. New-York: Palgrave Macmillan US, p. 127–136.
- Pheterson, Gail (2001). *Le prisme de la prostitution*. Paris: L'Harmattan.
- Schurmans, Marie-Noëlle (2013). Négociations et transactions: un fondement socio-anthropologique partagé. In: *Négociations*, 20(2), p. 81–93.
- Suter, Lilian, Waller, Gregor, Bernath, Jael, Külling, Céline, Willemse, Isabel & Süss, Daniel (2018). *Rapport sur les résultats de l'étude JAMES 2018*. Zurich: ZHAW.
- Tisseron, Serge (2001). *L'intimité surexposée*. Paris: Ramsay.

Annotations

- 1 Terme issu de la « contraction des termes anglais *sex* et *texting*,[et] dont la définition reste encore floue et disparate» (Barrense-Dias et al. 2017, p. 9).
- 2 Les *chats* sont des dialogues en ligne permettant l'échange instantané de messages textuels et de fichiers entre plusieurs personnes par l'intermédiaire d'ordinateurs connectés. Nous incluons le fait de poster des contenus destinés à un public indéterminé dans les transactions sexuelles médiatisées par le numérique, car plusieurs jeunes ont associé ces expériences à un échange, puisqu'ils et elles cherchaient à obtenir des réactions de leurs pairs en contrepartie du partage d'une partie de leur intimité.
- 3 Ces expériences ont été mentionnées par des jeunes aux profils variés, autant sur le plan du genre, que de l'âge, de l'orientation sexuelle et de l'occupation. Pour plus d'information sur l'échantillon et la méthodologie, voir Colombo/Carbajal (2017) et Colombo et al. (2017). Les deux autres volets de l'étude consistaient, premièrement, en une récolte de données par le biais d'un questionnaire en ligne adressé à des jeunes de 14 à 25 ans et deuxièmement, en des focus-groupes menés auprès de professionnel-le-s sur leurs représentations des transactions sexuelles impliquant des jeunes. Les jeunes ont été recruté-e-s par le biais d'informateurs et d'informatrices-clé, des médias qui ont relayé le lien vers le questionnaire en ligne et de la méthode «boule de neige».
- 4 Certains cantons suisses proposent une année scolaire de préparation professionnelle comme solution transitoire scolaire destinée aux jeunes arrivé-e-s au terme de leur scolarité obligatoire sans avoir de place d'apprentissage.
- 5 Ce type d'échanges ne se retrouve pas dans les témoignages de jeunes hommes de notre échantillon. Nous faisons l'hypothèse que les jeunes hommes évitent

- de valoriser l'intimité entre hommes, qui est associée à la figure de l'homosexuel, considérée comme l'opposé de la « bonne » masculinité dans l'ordre hétérosexuel. (Clair 2012).
- 6 Or, comme le fait remarquer Mercier (2018), la plupart des discours sur les

risques liés aux usages sexuels du numérique et les messages de prévention identifient essentiellement les filles comme les victimes et n'abordent pas ces enjeux pour les jeunes homosexuel·le·s ou transsexuel·le·s.